

EX ORBE RELIGIONUM

STUDIA GEO WIDENGREN

XXIV MENSE APR. MCMLXXII
QUO DIE LUSTRA TREDECIM
FELICITER EXPLEVIT
OBLATA AB
COLLEGIS, DISCIPULIS, AMICIS,
COLLEGAE MAGISTRO AMICO
CONGRATULANTIBUS

PARS ALTERA



LUGDUNI BATAVORUM - E. J. BRILL - MCMLXXII

GAYŌMART ET LA MANDRAGORE

PAR

M. ELIADE

Chicago

1. Un grand nombre de mythes et légendes expliquent la Création à partir d'un Être primordial qu'on immole : un Géant anthropomorphe (Ymir, P'an-ku, Puruṣa), ou une divinité maternelle et androgyne (Tiamat) ou une Jeune Fille mythique (Hainuwele). Cette création par immolation s'applique à tous les niveaux de l'existence : il peut être question de la création du Cosmos, ou de l'humanité, ou seulement d'une certaine race humaine ou de certaines espèces végétales. Les différents niveaux cosmiques, les races humaines ou les différentes classes sociales, les plantes alimentaires naissent d'un Être primordial sacrifié et démembré.¹ L'idée fondamentale est que la Vie ne peut naître que d'une autre vie qu'on sacrifie; la mort violente est créatrice en ce sens que la vie sacrifiée se manifeste sous une forme plus éclatante à un autre niveau d'existence. La sacrifice opère un gigantesque transfert : la vie concentrée dans une personne déborde cette personne et se manifeste à l'échelle cosmique ou collective. Un seul être se transforme en Cosmos ou renaît, multiplié, dans les espèces végétales ou dans les diverses races humaines. Une « totalité » vivante en éclate en fragments et se disperse en une multitude de formes animées. En d'autres termes, on retrouve ici le schéma cosmogonique bien connu de la « totalité » primordiale brisée et fragmentée par l'acte de la Création.²

2. Le thème mythique de la création par un sacrifice sanglant est susceptible d'innombrables amplifications et réinterprétations, aussi bien sur le niveau de l'imagination que sur celui de l'exégèse théologique. Dans quelques travaux de jeunesse nous avons examiné

¹ Voir les indications bibliographiques dans M. Eliade, *Mythes, rêves et mystères* (Paris, 1957), pp. 244-45; cf. surtout A. W. Macdonald « A propos de Prajāpati », *Journal Asiatique*, t. CCXL, 1952, pp. 323-338, et Gudmund Hatt, « The Corn Mother in America and Indonesia », *Anthropos*, XLVI, 1951, pp. 853-914.

² Sur ce motif, voir M. Eliade, *La Nostalgie des Origines* (Paris, 1971), pp. 307 sq.

un certain nombre de mythes, croyances et légendes mettant en lumière la solidarité mystique entre hommes et plantes.¹ Il n'est pas question de reprendre ici le dossier; il suffit de rappeler, par exemple, le thème assez répandu de l'origine des hommes à partir d'un végétal, ou un motif bien connu des contes populaires, notamment la transformation du héros assassiné en plante, transformation d'ailleurs provisoire puisque le héros finit par retrouver la forme humaine : il assume le mode d'être végétal comme un camouflage passager, en vue d'échapper aux persécuteurs; en somme, la vie végétale est imaginée comme une matrice maternelle que le héros réintègre dans les moments critiques.

Dans les pages qui suivent nous limitons l'analyse au thème de la naissance d'un homme-végétal à partir de la semence qu'un Être supplicié laisse tomber sur terre. Il est probable que le prototype de ce thème mythique doit être cherché dans l'hiérogamie d'un dieu céleste avec la Terre Mère; ainsi l'androgyné Agditis pousse d'une roche désignée *Magna Mater* mouillée par la semence de Zeus.

3. Ce que rehausse l'intérêt dramatique de notre thème c'est que dans la plupart des versions les hommes-plantes naissent de la semence d'un Être innocent pendu ou sacrifié. Légèrement folklorisé, ce thème mythique est attesté dans l'Inde : La *Vinaya* des Mulasarvāstivādin raconte comment le *rshi* Gautama, frère du roi de Potala, fut empalé parce qu'on avait trouvé dans sa cabane l'arme d'un assassin.² Un autre *rshi*, à qui un miracle avait révélé l'innocence de Gautama, fit qu'un vent violent s'élevât et qu'une grande pluie se mit à tomber. L'empalé reprit des forces. « De son corps tombent deux gouttes de sperme, mêlées de sang. Quelque temps après, ces gouttes devinrent des œufs que la chaleur du soleil fit éclore et d'où sortirent deux enfants qui allèrent dans une plantation voisine de canne à sucre. Le soleil chauffant davantage, le corps de Gautama se dessécha, et il mourut ».³ J. Przyluski rappelle un épisode du Mahābhārata,

¹ « Mātrāguna » et « Legenda mātrāgunei », dans le journal *Cuvântul*, Novembre 1932; « Ierburile de sub Cruce », *Revista Fundatiilor Regale*, VI, 1939, pp. 353-69; « La Mandragore et les mythes de la 'naissance miraculeuse' », *Zalmoxis*, III, 1940-42, pp. 3-48.

² W. W. Rockhill, *The Life of the Buddha* (London, 1884), p. 10, résumant the *Dulva*, vol. III; J. Przyluski, « Les Empalés », *Mélanges Chinois et bouddhiques*, III, 1936, pp. 1-51, spécialement pp. 16 sq.

³ Przyluski, p. 18. Quand un héros est pendu, la tempête éclate; cf. Rohde, *Psyche* (trad. fr.) p. 480 n.i. Un ouragan s'élève pendant que le héros Badradz agonise (G. Dumézil, *Légendes sur les Nartres*, Paris, 1930, pp. 50 sq.).

où il est raconté comment « la semence de Baharadvāja, déposée dans un vase, fructifia et donna naissance à Droṇa ». Le texte ajoute : « D'autre part, de Gautama, fils de Śaradvat, naquirent des jumeaux, Kṛpī et Kṛpa, d'une touffe de roseau ». ¹ Le Mahābhārata (IX, 44, v. 2452 sq.) connaît une autre légende de naissance miraculeuse : la semence de Maheśvara tomba sur de la braise qui ne la put consumer et la rejeta dans le Gange. Celui-ci, à son tour « incapable de la conserver, la porta sur l'Himavat où elle tomba dans une touffe de roseau et donna naissance à Kārttikeya ». ²

4. Mais c'est en Iran, en Grèce ancienne et en Europe occidentale que ce mythe et les versions folkloriques qui lui en sont redevables ont connu un développement prodigieux. Dans sa *Bibliothèque orientale*, Barthélemy d'Herbelot (1625-1695) raconte que, après avoir été exclu du Paradis, et contraint par Dieu de vivre séparé d'Ève, Adam fit un rêve où il lui semblait étreindre la compagne lointaine. « Cette image amoureuse causa en lui les mêmes effets que la véritable possession aurait pu produire; de sorte que la semence féconde de ce premier père des hommes étant tombée à terre, il s'en forma une plante qui prit la figure humaine et devint enfin la Caiumarath dont nous parlons ». ³

Le roman *Gajōmard-nāmeḥ*, d'où d'Herbelot a tiré la notice sur le Caiumarath (= Gayōmart), présente une version embrouillée d'une légende assez ancienne. Car, d'après Tabarī, « la plupart des savants persans sont d'avis que Gajōmard était Adam ». ⁴ En effet, Gayōmart, le premier homme de la tradition iranienne, a été de bonne heure assimilé à Adam. Et le mythe de Gayōmart renferme l'épisode d'une plante née de la semence de ce « premier père des hommes », plante qui se transforme ensuite en un couple humain. Les historiens persans ont bien conservé cette légende. Du riche répertoire des textes groupés et traduits par Christensen, citons un seul exemple; dans les *Annales* de Hamza el-Iṣfahānī il est dit que Gayōmart « resta dans le monde pendant trente ans; et lorsqu'il mourut, une goutte de sperme

¹ Mahābhārata, I, 63 v. 2456 sq.; Przyluski, p. 18. Foucaux traduit « dans un bouquet de roseaux ». Le texte utilise tantôt le locatif, tantôt l'ablatif, ce qui prouve la confusion des traditions.

² Przyluski, p. 19; Eliade, « La Mandragore », pp. 30 sq.

³ Barthélemy d'Herbelot, *Bibliothèque orientale* (la Haye, 1777), t. I, p. 480, article « Caiumarath ».

⁴ Tabarī, *Annales*, cité par A. Christensen, *Le premier homme et le premier roi dans l'histoire légendaire des Iraniens*, I (Uppsala, 1918) p. 67.

sortit de ses reins et pénétra dans la terre, et elle demeura dans le sein de la terre pendant quarante ans. Puis deux plantes ressemblant à des rīvās en poussèrent, ensuite subirent le changement du genre des plantes au genre humain, l'une d'elles étant un mâle, l'autre une femelle; et en sortant ils avaient la même taille et la même forme. Leurs noms étaient Masjay et Masjānay » ...¹

Le mythe de Gayōmart et du premier couple humain n'est pas mentionné dans l'Avesta actuel, mais nous savons qu'il était attesté dans l'Avesta sassanide. La version la plus ancienne qui nous a été transmise se rencontre dans le *Bundahišn*, XV, 1-24. «Gajōmard, en trépassant, fit tomber son sperme... Et en quarante ans, sous la forme d'une plante de rīvās, ayant une seule tige et quinze feuilles répondant à [leur âge de] quinze ans, Masjay et Masjānay poussèrent de la terre, de la sorte que leurs bras étaient derrière les épaules, et ils étaient conjoints par la croissance et d'un même aspect... Puis tous les deux furent changés de la forme de plante en forme d'homme »². Un autre texte pehlevi raconte comment Gayōmart « en mourant, laissa sa semence couler à terre, de même que maintenant tous les hommes, en mourant, laissent tomber leur semence ... La semence pénétra dans la terre, et au bout de quarante ans, Masjay et Masjānay poussèrent »...³

5. L'analyse comparative de ce mythe anthropogonique dépasse notre propos. Il nous suffit de relever la nouveauté de la signification et la richesse potentielle de la version iranienne. En effet, dans le mythe de Gayōmart le *semen virile* est revêtu de toutes les équivalences attestées plus ou moins clairement dans les traditions indo-iraniennes, et notamment lumière, gloire, esprit, sainteté.⁴ Il n'est pas sans intérêt pour la compréhension de la spiritualité iranienne que l'analogie (ou la « protoforme ») de l'homme primordial ne soit pas l'animal, mais la plante. Le sperme est le véhicule de l'esprit,

¹ Christensen, p. 73.

² Trad. Christensen, p. 13.

³ Christensen, pp. 21 sq.; Eliade, « La Mandragore », p. 21. D'autres traductions dans G. Widengren, *Iranische Geisteswelt*, pp. 72 sq. Voir aussi S. Hartmann, *Gayōmart* (Uppsala, 1953); G. Widengren, *Die Religionen Irans*, p. 51; id., « The Death of Gayōmart », *Myths and Symbols. Studies in honor of Mircea Eliade* (Chicago and London, 1969), pp. 179-193; Marijan Molé, *Culte, mythe et cosmologie dans l'Iran ancien* (Paris, 1963), pp. 408 sq.

⁴ Cf. M. Eliade, « Spirit, Light, and Seed », *History of Religion*, XI, 1971, pp. 1-30, spécialement pp. 13 sq.

il est donc en quelque sorte de nature divine. En fécondant la Terre Mère, le *semen virile* ne produit pas un être humain, ni un animal, mais une plante qui se métamorphose en homme. Le mythe révèle une solidarité mystique entre le monde végétal et les épiphanies, ou les représentations, de l'Esprit : le sperme, la vie, la lumière, la sainteté; en fin de compte le « divin ».

Le manichéisme qui, on le sait, a élaboré une des plus sombres cosmogonies, complétée par une des plus pessimistes anthropogonies, pousse encore plus loin la solidarité entre le divin et le monde végétal. Les Archontes, qui avaient dévoré les cinq Lumières de l'Homme Primordial, sont obligés de répandre leur semence sur la Terre, et de ces particules de lumière, c'est-à-dire de divinité, poussent les arbres et les plantes. Ce qui permit à Faustus le manichéen sa fameuse expression : *Jesus est crucifié dans tous les bois* : « *Patibilem Jesum... ab omni ligno suspensus* » (Augustin, *Contra Faust.* XX, 2).

6. Il est peu probable qu'on trouve ailleurs une interprétation plus audacieuse, et plus profonde, de notre mythe. Mais d'innombrables parallèles, attestés depuis l'antiquité dans la Méditerranée et dans l'Europe occidentale, prouvent que ce thème mythique a obsédé l'imagination et passionné encore l'intelligence. Laissons de côté les légendes se rapportant à l'origine de certaines plantes considérées issues du corps ou du sang d'un dieu ou d'un héros. Disons seulement que ce motif a connu une fortune considérable dans le folklore chrétien : au pied de la Croix poussent des herbes médicinales, du sang de Jésus naît la vigne, de sa chair ou de sa sueur, le blé.¹

Les parallèles les plus suggestifs au mythe de Gayômart sont constitués par les légendes de la mandragore ou d'autres plantes analogues, confondues avec la mandragore. Certes, il n'est pas question d'examiner ici, en quelques pages, un dossier considérable.² Pour

¹ Voir quelques exemples cités dans « *Ierburile de sub cruce...* », pp. 355 sq., « *La Mandragore* », pp. 23 sq.

² On trouve l'essentiel de la documentation et des indications bibliographiques dans Frederik Starr, « *Notes upon the mandrake* », *The American Antiquarian and Oriental Journal*, 1901, vol. 23, pp. 259-68; Charles Brewster Randolph, « *The Mandragora of the ancients in folklore and medicine* », *Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences*, vol. 40, 1905, pp. 485-537; Alfred Schlosser, *Die Sage vom Galgenmännlein im Volksglauben und in der Literatur* (Inaugural-Dissertation, Münster, 1912); Adolph Taylor Starck, *Der Abaum. Ein Beitrag zur Pflanzensagenkunde* (Baltimore, 1917); J. G. Frazer, « *Jacob and the Mandrakes* », *Proceedings of the British Academy*, 1917-1918, pp. 57-79; Eliade, « *La Mandragore* », pp. 3 sq., 39 sq.; Hugo Rahner, « *Die seelenheilende Blume : Moly und Mandragore in antiker und christlicher Symbolik* », *Eranos-*

simplifier, rappelons les croyances germaniques résumées par les frères Grimm. Quand quelqu'un qui appartient à une race de voleurs (*Diebsgeschlecht*), ou dont la mère pendant sa grossesse a volé (en fait ou intention), est pendu, s'il est jeune et pur (selon d'autres, s'il est innocent et, torturé, confesse une fausse culpabilité), en trépassant il lâche son eau ou répand sa semence sur le sol (*aut sperma in terram effundit*) et de ces gouttes naît la mandragore. Déterrer cette plante miraculeuse constitue une opération pleine de dangers. Pour la cueillir, il faut partir un vendredi au crépuscule, accompagné d'un chien noir, après s'être bouchées les oreilles à la cire. Arrivé près de la plante, on fait au-dessus d'elle trois signes de croix, et on creuse la terre autour de la racine, sans pourtant la détacher. On noue ensuite autour de la tige une corde dont l'autre bout est lié à la queue du chien (ou à son cou). L'animal doit être affamé; en plaçant un morceau de pain ou de viande à quelque distance, il se précipite pour le dévorer, arrachant en même temps la racine. Le cri de la mandragore est alors tellement fort que le chien tombe foudroyé.

On emporte la racine, on la lave au vin rouge, on l'habille de soie blanche et rouge. On continue de la laver tous les vendredis, et à chaque lune nouvelle on doit lui passer une chemise blanche toute neuve. Scrupuleusement soignée, la mandragore peut rendre des services incomparables : elle révèle les secrets de l'avenir, multiplie les pièces d'or, apporte la chance, assure la fécondité des épouses, etc. A la mort du possesseur, la racine passe en héritage au dernier-né des enfants; celui-ci dépose dans le cercueil un morceau de pain et une pièce d'or.¹

7. Relevons d'abord l'origine de la mandragore à partir de l'urine, et surtout du sperme, d'un pendu. Le motif est attesté en pays germaniques depuis le XVI^e siècle²; il est connu, en Islande, où la mandragore porte le nom de *thjófarót*, litt. « racine du voleur »,³ en

Jahrbuch, XII, 1945, pp. 117-239 (reproduit dans *Griechische Mythen in christlicher Deutung*, Zurich, 1957; traduction anglaise, *Greek Myths and Christian Mystery*, New York, 1963, pp. 179-277).

¹ Bruder Grimm, *Deutsche Sagen* (4^e édition, Berlin, 1906), pp. 75-76; cf. aussi Jacob Grimm, *Teutonic Mythology* (translated by J. S. Stallybrass), vol. III (London, 1883), pp. 1202-03.

² Cf. Brunfels (m. 1534), cité par Starck, *Der Alraun*, pp. 33-34; Martinus Crusius, *Annales Svecici* (lib. XI, pars III, p. 653), passage reproduit par Schlosser, *op. cit.*, p. 34.

³ Starck, p. 6.

France et ailleurs.¹ Le détail concernant l'innocence du pendu (accusé injustement de vol) était également populaire, puisque Johann Schmiechel l'enregistre dans sa fameuse *Dissertatio de Mandragora* (Lipsiae, 1671, p. 495) : « Au pied du gibet où un homme a été, injustement, pendu pour vol, naît, dit-on, de l'urine libérée avant sa mort [par le condamné] une plante aux feuilles larges, à la fleur jaune et dont la racine, de forme humaine, est pourvue même de cheveux et d'organes sexuels. Certains disent que cette plante était vivante sous terre »... En France, la « main de gloire » pousse au pied du gibet, quant un être innocent a été pendu. Ajoutons que, selon nombre de traditions, la plante mystérieuse qu'on trouve au pied d'une potence est hermaphrodite.²

8. Également significatifs, et non moins dramatiques, sont les autres éléments constitutifs du scénario : 1) le rituel de la cueillette (le danger, les oreilles bouchées pour ne pas entendre le cri de la plante, la mort du chien noir); 2) la forme anthropomorphe de la racine, qui explique les soins maternels qu'on doit lui porter (en effet, parfois la mandragore se développe et se transforme en enfant,³ ou en singe⁴; 3) ses vertus prophétiques, magiques, thérapeutiques, médicinales.

La plupart de ces traits étaient connus dans l'antiquité. Dioscoride (*De materia medica* IV, 75) désigne la mandragore *anthropomorphis*, précisant qu'il reproduit un terme déjà utilisé par Pythagore.⁵ Le scénario de la cueillette (le chien, le cri, etc.) était familier en anti-

¹ Cf. *inter alia* Gerarde, *The Herbal or General Historie of Plants* (London, 1633), p. 357.

² Schlosser, *op. cit.*, p. 124 reproduit des passages de vieux traités de botanique concernant l'hermaphroditisme du *Galgenmännlein*.

³ Chez les Slaves du Sud, la place de la mandragore est tenue par le *pereshstup* (*Bryonia alba*); qu'on enterre la racine dans la cour et qu'on la laisse pendant sept ans, un enfant nu paraîtra à cette place, courant après la maîtresse de maison et criant « Mère » ! Selon d'autres informations, quand le *pereshstup* a achevé de pousser, il s'élançe vers les hommes en criant : « *chrztu, chrztu!* » (baptême). Baptisé, il devient un *spiritus familiaris*; voir les sources citées par Heinrich Marzell, *Unsere Heilpflanzen, ihre Geschichte und ihre Stellung in der Volkskunde* (Freiburg in Breisgau, 1922), pp. 197-202.

⁴ Cf. Schlosser, *op. cit.*, p. 43 (singe); dans le pays des Grisons, la racine se métamorphose en animal ailé qui pond chaque jour un œuf d'or (*ibid.*, p. 13).

⁵ « Racine anthropomorphe » — *radix in similitudine corporis humani* — devient la définition-cliché de la mandragore dans les glossaires latins; cf. Rahner, « Moly and Mandragora » (nous utilisons la traduction anglaise, *Greek Myths and Christian Mystery*, New York, 1963, pp. 179-277), p. 232.

quité, car Pline le mentionne (*Nat. Hist.* XXV, 50; XXV, 148) et Josèphe (*Bell. Jud.* VII, 6, 3) le rapporte à propos de la plante *baaras*.¹ Ajoutons qu'un des éléments les plus caractéristiques — le « voleur » innocent supplicié — se trouve dans les *Argonautica* (III, 851 sq.) d'Appolon de Rhodes, à propos de l'« herbe de Prométhée » (*pharmakon Prometheus*). Cette plante « naquit pour la première fois dans les vallons du Caucase » du sang de Prométhée. « Sa racine offre l'image d'un morceau de chair fraîchement découpée »; lorsqu'on trancha la racine, la terre trembla et le fils de Japet ressentit une vive douleur au fond de ses entrailles et remplit l'air de ses gémissements. Or, Prométhée était un « voleur innocent » et il avait été injustement supplicié. Mais le *pharmakon Prometheus* ne connut point le prestige, ni la popularité, de la mandragore; sa racine, bien que ressemblant à « un morceau de chair fraîchement coupée », ne se développa jamais en un être animé anthropomorphe et doué de puissances magiques.

9. Il serait vain d'espérer qu'on pourrait reconstituer un jour l'histoire, et les voies de diffusions, de toutes les croyances se rapportant à la mandragore. Mais plus important que leur histoire, est le rôle de telles croyances aussi bien dans la spéculation théologique et philosophique que dans la spiritualité populaire européennes. Il faut souligner tout d'abord la place exceptionnelle de la mandragore dans la flore fabuleuse, l'ethnobotanique et la médecine savante et folklorique. Certes, il ne s'agit pas d'une espèce botanique précise, comme *Mandragora officinaris*, *Atropa belladonna*, etc. — bien que les vertus médicinales de telles plantes ont été connues et appréciées depuis l'antiquité — mais d'une personnification mythologique désignée par les noms de *mandragora*, *dudaim*, *baaras*, *Alraun*, « *main-de-gloire* », *pereshtup*, etc. Parmi tant d'autres plantes merveilleuses c'est la seule qui a été fournie de toutes les vertus thérapeutiques, magiques et théologiques, à commencer par son anthropomorphisme et son origine miraculeuse, jusqu'à son rôle dans le symbolisme théologique et son assimilation à Adam et, subrepticement, à Jésus-Christ.

Il suffit de lire le savant mémoire du P. Hugo Rahner pour se rendre compte de l'importance considérable de la mandragore dans

¹ Voir Rahner, pp. 237 sq.; cf. aussi Randolph, *op. cit.*, pp. 486 sq. Les sources anciennes sont enregistrées et discutées dans l'article de Steier, « Mandragoras », *Paulys Real-Encyclopädie*, 1930, col. 1028-1037. Voir aussi A. Delatte, *Herbarius. Recherches sur le cérémonial usité chez les Anciens pour la cueillette des simples et des plantes magiques* (2^e édition, Liège-Paris, 1938), pp. 68 sq., 79 sq., 147 sq., 151 sq.

l'exégèse et l'apologétique chrétiennes. Elle a été comparée avec les vertus des saints à cause de ses multiples qualités médicales.¹ En tant que racine anthropomorphe souterraine, la mandragore a été assimilée à Adam, lui aussi « noir » comme la terre.² Selon Nilus, « les mandragores représentent ceux qui doivent ressusciter avec le Christ, car elles ont une racine en forme humaine, ce qui signifie que l'homme est consacré à la mort »³. Les théologiens ont longuement insisté sur le fait que la racine de la mandragore (assimilée à Adam) est dépourvue de tête; ils ont interprété cette caractéristique comme symbolisant l'absence de la vraie foi chez les païens.⁴ Puisque la tête est assimilée au Christ,⁵ la mandragore symbolise la nation juive, la Synagogue.⁶ Dans un admirable poème, Honorius Augustodunensis voit dans l'Éternel Israël la Reine Mandragore; lors de la conversion future, la Mandragore (c'est-à-dire la Synagogue) sera couronnée avec la tête du Christ.⁷

Cette exégèse a certainement encouragé le rapprochement entre le drame du Calvaire et l'origine miraculeuse de la mandragore. Le Christ supplicié sur la croix devient en quelque sorte le modèle occulte du « voleur » innocent pendu sur la potence. Du sang et de la sueur de Jésus-Christ poussent, au pied de la croix, toutes espèces d'herbes médicinales, mais aussi le blé et la vigne. De la semence d'un innocent supplicié naît une plante anthropomorphe qui remplit la fonction d'un *homunculus* et parfois se métamorphose en être humain. Qu'une semblable analogie a été consciemment perçue, et assumée, le prouve, entre autres, le fait que les racines de la mandragore ont été façonnées comme une image du Christ crucifié.⁸

Le mystère de la création par la mort violente d'un être innocent

¹ Voir les textes groupés par H. Rahner, « Moly and Mandragora », pp. 252 sq.

² *Ibid.*, pp. 248 sq. Ce rapprochement sera développé au Moyen âge et pendant la Renaissance en relation avec la production d'un *homunculus*. Comme nous l'avons vu, dans certaines traditions populaires la racine de mandragore est traitée comme un *homunculus*.

³ Cité par Rahner, *op. cit.*, p. 266.

⁴ Voir, par exemple, les textes d'Aponius, un contemporain d'Augustin, cités par Rahner, pp. 267 sq.

⁵ Par exemple, Bede (*cf.* Rahner, p. 269), mais d'autres auteurs également (*ibid.*, pp. 270 sq).

⁶ Voir les textes cités et commentés par Rahner, pp. 270 sq.

⁷ *Expositio in Cant. IV (Pat. Lat. 172, 471 sq.)*; Rahner, pp. 273-74.

⁸ Voir le procès-verbal de perquisition (24 mars 1679) dans Schlosser, *op. cit.*, pp. 37-38. *Cf.* aussi Albert-Marie Schmidt, *La Mandragore* (Paris, 1958), pp. 70 sq.

a passionné les savants et les philosophes mais il n'a pas moins obsédé l'imagination ; c'est un des très rares thèmes folkloriques qui a été continuellement repris et réinterprété, depuis E.T.A. Hoffmann, Achim von Arnim et Charles Nodier jusqu'à Théophile Gauthier, Jean Lorrain et H.H. Ewers. C'est justement ce « succès » millénaire d'un thème mythique archaïque, succès vérifié aussi bien au niveau populaire que dans les milieux savants, qui est significatif. En somme, nous avons affaire à un processus assez familier aux historiens des religions et aux folkloristes, mais encore mal étudié, et qu'on pourrait désigner : *la multiplication des « doublets faciles » dans les divers Univers imaginaires*. Le sens et la fonction de tels « doublets faciles » des thèmes mythologiques constituent tout un autre problème, qu'on doit réserver pour une autre recherche.